

« Ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire
et d'artificiel dans la nature de l'homme »

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*

« Corps naturel, corps artificiel » est le nouveau thème proposé aux étudiants de BTS. Si l'on définit aisément le corps comme « l'ensemble des membres et des organes qui constituent la partie matérielle d'un être animé, spécialement d'un être humain », les deux adjectifs placés en opposition dans l'expression duelle, méritent d'être davantage précisés.

« Naturel » est emprunté au latin *naturalis* qui signifie « de naissance ». L'adjectif désigne dès le xii^e siècle ce qui est « produit par la nature sans intervention humaine » avec rapidement l'idée accessoire et valorisante de ce qui n'a pas subi d'altération. Puis, « naturel » devient synonyme d'« inné » ou de « natif » par opposition à ce qui est « acquis » ou « cultivé ». Au xvii^e siècle, le moraliste La Rochefoucauld insiste déjà sur l'opposition entre le naturel et l'artificiel mais à propos d'un caractère humain vu comme franc, dépourvu d'affectation. L'adjectif « naturel » est donc toujours porteur d'une connotation positive. L'étymologie d'« artificiel », quant à elle, renvoie au latin *artificialis* « conforme à la bonne méthode ». L'adjectif ne présente pas à l'origine la connotation négative du substantif « artifice » qui signifie très tôt « trompeur ou insidieux ». Aujourd'hui, l'adjectif « artificiel » admet deux acceptions. D'une part, il correspond à ce qui est « produit par la technique » autrement dit « non naturel » et le terme est alors neutre. D'autre part, il présente une seconde acception, subjective et péjorative lorsqu'il qualifie ce qui est factice, dépourvu de naturel et de simplicité. Dans ce sens l'adjectif « artificiel » rejoint le sens péjoratif du terme « artifice ».

S'ils sont polysémiques, les termes du thème de BTS frappent également par leur fort ancrage dans l'actualité. En effet, nous vivons à une époque où, dit-on, règnent le culte de l'apparence et de la beauté, celui du jeunisme et de la minceur, partant le culte d'un corps parfait. La perfection n'étant *a priori* pas de ce monde, elle implique souvent que le corps naturel soit arrangé, modifié que ses défauts soient gommés par les possibles de l'artificiel à commencer par le maquillage par exemple, en passant par la musculation ou bien les régimes amaigrissants, jusqu'aux opérations de chirurgie esthétique capables de métamorphoser visage ou silhouette. Le thème « corps naturel, corps artificiel » interrogera donc la notion de canon de beauté, des normes esthétiques aujourd'hui peut-être plus importantes que jamais. Ce nouveau

thème d'examen semble de surcroît particulièrement ancré dans l'actualité médicale et technologique la plus récente. À l'heure où, par exemple, la société française CARMAT procède aux premières greffes d'un cœur artificiel, à l'heure où les imprimantes 3-D sont capables de reproduire différents os ou cartilages manquants qui seront ensuite transplantés sur des humains, l'artificiel semble revalorisé. En effet, longtemps le corps naturel a été plus estimé que le corps artificiel et parallèlement, la technique associée dans bien des domaines à l'idée de progrès, lorsqu'elle était appliquée au corps, devenait suspecte. L'expression « corps naturel, corps artificiel » présente d'emblée une tension puisque les deux adjectifs sont antinomiques mais il semblerait que les choses évoluent. Il convient d'en interroger les raisons, les conséquences et les limites. On le voit, l'expression « corps naturel, corps artificiel » se prête à des lectures plurielles ce qui nous permet d'envisager un questionnement fourni qui convoque les questions d'esthétique, d'éthique, de technique et d'anthropologie. D'où la riche bibliographie dont le commentaire est l'objet de cet ouvrage.

I L'impossible « corps naturel »

Paradoxalement, la notion même de « corps naturel » qui *a priori* semble aller de soi (il s'agirait de considérer le corps tel qu'il nous est donné sans avoir subi la moindre intervention, le moindre travail), cet état de nature du corps ne se présente en réalité presque jamais dans nos sociétés occidentales contemporaines.

« Mens sane in corpore sano »!!!

Extraite de la dixième *Satire* du poète latin Juvénal, cette expression qu'on traduit par « un esprit sain dans un corps sain » tend, plus de 2000 ans après avoir été formulée, à se constituer en idéal admis par tous. En premier lieu, les politiques de santé publique engagées depuis plusieurs décennies maintenant et intensifiées depuis les années 2000 ont déployé – *via* toutes sortes d'indicateurs largement relayés par les médias institutionnels – l'idée selon laquelle il était de notre devoir de maintenir notre corps en bonne santé. Les activités sportives sont d'ailleurs présentées comme éléments-clés de cette réussite. Encouragées voire magnifiées, elles devraient figurer au cœur de nos existences jugées trop marquées par la sédentarité comme le Programme National Nutrition Santé le stigmatise. Lutter contre la maladie, la vieillesse, la perte de vigueur et la décrépitude, ces phénomènes absolument

naturels, semble aujourd'hui une priorité étatique. Le corps doit être « au top », parfaitement entretenu et objet de nos soins quotidiens. Ce qui n'était que recommandation tend à devenir injonction car dans nos sociétés occidentales, réduit au seul état de sa nature le corps de l'adulte moyen serait surtout flasque et enrobé tout simplement parce qu'on en a de moins en moins l'usage.

En second lieu, les médias institutionnels et les réseaux sociaux n'ont de cesse de montrer la beauté des visages et des corps, le plus souvent jeunes. Le corps est au centre de nos existences, jamais il n'a été autant montré, jamais il n'a été aussi visible, photographié et contemplé. Omniprésente dans toutes les publicités bien sûr mais aussi sur toutes les antennes de télévision et sur la toile (où les vilains et les vieux n'ont plus guère de place que pour être moqués), obligatoire sur les selfies forcément flatteurs ou encore les photos de profils obligatoirement prises sous leur meilleur angle, la beauté est omniprésente. Partout le corps se doit d'être à son avantage. À nouveau la notion de « naturel » s'éloigne un peu.

Paradoxalement, c'est à l'adolescence, âge des premières amours et âge d'entrée sur les réseaux sociaux qu'on est le plus soumis à cette injonction de beauté. Or, ce moment est aussi la période de l'existence la plus marquée par les transformations physiques : sous la puissance des poussées de croissance et de la maturation sexuelle, le corps et le visage se redessinent. Ces évolutions s'accompagnent au moins d'interrogations, souvent de remises en question. Étonnamment, ce temps crucial du passage de l'enfance à l'âge adulte, qui peut impliquer tour à tour détestation de soi et centration sur soi, cette période qui est souvent synonyme de mal-être voire de souffrance est aussi le moment où l'absence de beauté naturelle est la plus directement sanctionnée. C'est l'âge où elle vaut moquerie, ostracisme et parfois harcèlement.

Notre « corps naturel », dès l'entrée dans l'existence nous place donc du bon ou du mauvais côté d'une barrière. Il tend à devenir une affaire d'État, il est potentiellement source de discrimination et d'inégalité.

POUR ALLER PLUS LOIN

Activité physique et santé : <http://social-sante.gouv.fr/prevention-en-sante/preserver-sa-sante/article/activite-physique-et-sante>

Émission de France Culture : « Sports : quelles limites pour le corps ? »

Paul Fournel, *Les Athlètes dans leur tête*

Jean Echenoz, *Courir*

Michel Serres, *Variation sur le corps*

Erri de Luca, *Les poissons ne ferment pas les yeux*

Amélie Nothomb, *La métaphysique des tubes*

Emmanuelle Richard, *La légèreté*

Anne Pinsel, Rainer Hoffman, *Les Rêves dansants, sur les pas de Pina Bausch*

La question spécifique du corps des femmes

Cette obligation de santé et de beauté ne va pas sans excès, en particulier chez la gent féminine dont les modèles de référence sont souvent des mannequins, c'est-à-dire des femmes au corps parfait. Rappelons que la femme française mesure en moyenne 1 mètre 63 pour 63 kg. Le jeunisme et l'obsession du paraître qui tourne au narcissisme rongeraient tout particulièrement les femmes et plus généralement nos sociétés que d'aucuns jugent malades de ces tendances. Parmi les penseurs les plus sensibilisés à ces dérives, on trouve un certain nombre de féministes qui décèlent derrière ces injonctions à l'activité physique et à la beauté, les traces spécifiques d'une oppression mortifère du corps féminin. Ainsi Mona Chollet par exemple explique : « *Le discours dominant invite à ne voir dans l'anorexie qu'une pathologie individuelle et à n'en rechercher les causes que dans le parcours personnel de celles qui en souffrent. . . De fait, toute interprétation qui ose établir un lien avec la condition féminine contemporaine est même frappée d'interdit. . . Cette réprobation, comme celle qu'il est de bon ton de manifester à l'égard de ce qu'on qualifie de « victimisation », empêche l'identification d'une situation d'oppression. . . »* ». Quant à l'anthropologue Françoise Héritier, disciple de Claude Lévi-Strauss et féministe convaincue, elle dénonce ainsi le principal amalgame dont sont victimes les femmes : « *De la douceur objectivement repérable de la voix ou de la peau, on fait découler des qualités féminines de passivité ou de soumission, ce qui ne va pas vraiment de soi. Il s'agit bel et bien d'une construction intellectuelle. Le physiologique sert ainsi à justifier la valence différentielle des sexes. [...] L'ensemble du corps social érige ainsi artificiellement en qualités « naturelles », qui ne pourraient donc*

être modifiées, ce qui n'est que l'effet d'un prodigieux dressage mental et physique, qui existe et se pratique depuis des millénaires.»

Françoise Héritier prolonge son argumentation par l'idée que pour les femmes, contrairement aux hommes, les rythmes du corps dictent non seulement l'ordre social mais aussi la place sociale. Elle a montré, en effet, à quel point la femme nullipare est suspectée ou dévalorisée, tandis que la femme ménopausée, qui n'est plus considérée comme une « vraie femme », a davantage accès au pouvoir et encore que le soupçon de stérilité pèse toujours prioritairement sur la femme et ce en dépit de toutes les recherches récentes qui prouvent l'égalité des deux sexes dans les problèmes de fertilité. On le voit, pour les femmes, bien davantage que pour les hommes, le « corps naturel » est un facteur majeur de conditionnement. Il est source d'entrave professionnelle, d'ostracisme social et d'atteinte à la liberté.

Nombre d'artistes, dont un certain nombre de femmes d'ailleurs, s'efforcent de mettre en scène ou d'interroger cet état de fait. Parmi elles, ORLAN et Cindy Sherman dont les créations photographiques ou plastiques ne cessent de questionner l'image du corps de la femme quitte à choquer parfois fortement.

POUR ALLER PLUS LOIN

Mona Chollet, *Beauté fatale*

Françoise Héritier, Jean-Luc Nancy, *Le corps, les sens*

ORLAN

Cindy Sherman

Le fameux « canon de beauté »

Mais le conditionnement de l'individu par son corps dépasse la question des sexes. Car au-delà du seul corps féminin, aucun corps, si naturel soit-il n'est jamais totalement individuel. Car aucun corps n'existe en dehors des normes, il est toujours un concept sociétal, le produit d'une culture, d'une époque. Il suffit pour cela d'observer l'évolution des conventions esthétiques depuis quatre siècles aussi bien chez les hommes que les chez les femmes. Quel point commun en effet entre les modèles de Rubens et les mannequins glorifiées par les années 1990, telle Kate Moss, surnommée la « brindille » ? Quel regard aurait-on posé au xvii^e siècle sur les hommes qui défilent pour la *fashion week* parisienne de mars 2017 ?

Ce sont bien entendu les historiens et les historiens de l'art qui ont le plus complètement traité ces questions et parmi eux en particulier Georges Vigarello et Jacques Corbin, spécialistes de l'histoire des pratiques corporelles et de leurs représentations. Si les critères de la beauté ont effectivement évolué au fil du temps et avec eux les conceptions d'harmonie et de proportion, c'est aussi que la beauté physique a toujours été perçue comme annonciatrice de la beauté morale. Cet héritage d'une conception aristotélicienne puis chrétienne de l'individu a toujours expliqué l'importance qu'on a pu accorder à l'aspect du corps et l'attachement qu'on a, jusqu'à encore très récemment, marqué pour la beauté. Le portrait de Dorian Gray, le personnage d'Oscar Wilde, qui se dégrade à mesure que son modèle se déprave ne suggère d'ailleurs pas autre chose.

La Beauté dite naturelle, non trafiquée par d'éventuelles interventions extérieures vaut d'autant plus qu'elle est inhérente à celui ou celle qui la possède. En effet, dans l'imaginaire collectif, et même encore aujourd'hui, les femmes très fardées sont considérées comme vulgaires et le maquillage comme l'apanage des dissimulatrices. De même, les corps ou les visages trop marqués par les rectifications chirurgicales sont ostracisés, moqués, déconsidérés. À l'inverse, la beauté naturelle, originelle est perçue, fut-ce inconsciemment, comme un gage de qualité morale. Paradoxalement, il faut s'approcher le plus possible des canons de la beauté mais sans que les efforts pour l'atteindre se voient. Il faut supprimer la laideur mais en dissimulant les stratagèmes qui le permettent. Les injonctions de beauté on le voit, sont très élitistes et contradictoires. Partant, elles mettent sérieusement à mal la notion même de « corps naturel ».

POUR APPROFONDIR

Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (sous la direction de), *Histoire du corps*

Nadeije Laneyrie-Dagen, *L'Invention du corps, La représentation de l'homme du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle*

Georges Vigarello, *Histoire de la beauté : Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*

Honoré Fragonard (*Les écorchés de l'École Vétérinaire*)

Rembrandt, *La Leçon d'anatomie*

Léonard de Vinci, *L'Homme de Vitruve*

Michel-Ange

Ingres

De plus si, comme les spécialistes de l'art, on s'intéresse à la façon dont la représentation du corps a évolué au fil des siècles, on perçoit clairement que la *mimesis* est éthique. Ainsi lorsque Nadeije Laneyrie-Dagen, historienne de l'art, passe en revue les représentations du corps, elle met bien en évidence sa dimension allégorique, surtout à partir du xv^e siècle. Période à laquelle, « la représentation du corps devient essentiellement spéculaire, c'est-à-dire qu'il est miroir de l'âme » et du monde. Même après Copernic demeure l'idée d'un être humain, parfaite œuvre de Dieu, uni par un lien intime à l'univers. Cette idée d'un Grand Tout prévaudra jusqu'à la fin du xviii^e siècle. C'est également à cette époque que le corps abîmé, difforme est représenté et on peut se demander pourquoi.

La beauté cachée des laids

En peinture, à quoi sert la représentation du laid ? L'historienne consacre un chapitre à la fascination de la laideur. Elle recense notamment le vieillard, le maigre ou l'obèse, les monstres, les nains et l'homme sauvage parmi les corps naturels représentés dans toutes leurs difformités. L'une des fonctions les plus évidentes de ces individus qui jalonnent toute la peinture occidentale consiste à valoriser les beaux, les puissants, partant les Princes. Mais nombre d'autres fonctions ont pu être attribuées à ces corps non conformes par leur poids, leur forme ou leur taille. D'une façon générale, ils sont l'occasion d'interroger la norme et la pulsion du peuple, sa capacité de tolérance, son rapport à l'hubris et son rapport à la transcendance. Ils ont aussi souvent fonction d'édification et constituent une manière de questionner « l'infinie grandeur des voies de la création divine ».

Plus près de nous, au xx^e siècle, un certain nombre d'artistes tels Lucian Freud ou Ivan Le Lorraine Albright se sont spécialisés dans la représentation des corps abîmés, vieilliss, souffrants. C'est pour certains une façon de dire le monde, un monde terrifiant et mortifère. C'est pour d'autres une manière d'exprimer leur fascination pour la mort, c'est enfin également simplement une façon de nous tendre un miroir déformant donc questionnant.

Il arrive aussi que le difforme ne soit pas réel mais imaginaire. Dans la mesure où le corps naturel n'est pas une donnée immédiate, absolument tangible mais qu'il est pour partie aussi une représentation de l'esprit, une extériorité et une étrangeté. Il peut arriver que même conforme, il soit jugé par son porteur comme malade, déformé, effrayant. Freud a défini toutes les pathologies de la représentation de soi et bien cerné cette aporie de l'objectivité du corps. En un mot, on peut affirmer l'idée qu'il est toujours fantasmé. Il est ce qui

se construit autour d'une histoire qui lui donne essentiellement un statut d'image destinée souvent à demeurer dans une discordance par rapport à la réalité physiologique de l'individu.

POUR ALLER PLUS LOIN

Lucian Freud
 Ivan Le Lorraine Albright
 Ron Mueck
 Gunther Von Hagens (la plastination)
 Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*
 Sigmund Freud et Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*

Le corps réparé

Un siècle auparavant, à la fin du xix^e siècle, lorsqu'il est effectivement blessé, diminué, altéré, on aspire moins à représenter le corps qu'à remédier à ses failles, c'est tout l'objet de la médecine. L'altération du corps puis sa guérison, totale ou partielle, définitive ou momentanée ont d'ailleurs régulièrement fait l'objet de récits, souvent avec une forte dimension autobiographique comme s'il fallait la caution du vécu pour évoquer accidents ou maladies.

L'affection, le handicap ou la vieillesse deviennent alors les fils conducteurs d'histoires de personnes ou de personnages dont le corps cristallise tous les enjeux de la narration et fonde la vision du monde. C'est souvent l'occasion pour les auteurs de ces récits d'évoquer les progrès de la médecine (cinquante ans environ séparent les gueules cassées de *La Chambre des officiers* de la greffe du cœur évoquée dans *Réparer les vivants*) ou de décrire le personnel soignant. Lequel est parfois présenté comme admirable (on peut penser au chirurgien Virgilio Brea chez Maylis de Kérangal) ou bien médiocre (telle l'infirmière qui laisse tomber à terre les malades dans l'adaptation cinématographique de *Patients*). C'est surtout le moyen de montrer la façon dont l'humain parvient à vivre malgré son corps, en dépit de ses faiblesses ou insuffisances et aussi de révéler l'attitude face à la fin du corps, c'est-à-dire la mort. Paradoxalement, alors que ces œuvres renvoient à des situations tragiques, elles sont presque toujours l'occasion de déployer le concept de résilience médiatisé dans les années 2000 par le psychiatre et psychanalyste Boris Cyrulnik. Car en effet, même si la maladie et la mort les rattrapent, les personnages de ces récits déploient force, fantaisie voire drôlerie et imaginaire. Ils montrent qu'en aucun cas on ne peut réduire un Homme à son seul corps, à